

## Entretien avec El Hadj Cheikh Bécaye Fall (Coulibaly), Ndiassane

00: 08 Madame Haidara (MH): *Assalam Allekum.*

Cheikh Bécaye Fall: *Walekum Salam Warahamatoullah.*

00:12 MH: *Nous sommes venus à Ndiassane aujourd'hui pour nous entretenir avec Bécaye Coulibaly.*

Oui, bien sûr.

00 : 22 MH: *Avec lui nous voulons aborder des questions concernant la confrérie des Kounta de Ndiassane.*

D'accord.

00 : 31 MH: *Maintenant nous vous donnons la parole pour nous dire qui vous êtes et comment vous êtes arrivés dans cette contrée.*

Dieu merci, j'en suis heureux et la question est la bienvenue. Grace à Dieu, moi, je suis né ici à Ndiassane. Mais mon père, lui, était venu de Ségou, de la localité de Dougabougou précisément. Dougabougou est situé entre Markala et Niono. Quand on quitte Markala, à la descente du pont il y a un lieu qu'on appelle Point A. A partir de là-bas, il y a deux voies: l'une est la route de Sinsani et l'autre, celle de Dougabougou. Dougabougou est le lieu où on cultivait la canne à sucre au Mali. Mais de nos jours elle est aussi cultivée à Dougabougou et à Siribala. Toutes les cannes à sucre du Mali proviennent de ces deux localités. C'est mon lieu d'origine. Mon père est né dans cette localité-là. Il a été envoyé à Ndiassane par mon grand-père pour la raison qui suit. A cette époque, mes grands-parents avaient des esclaves. Une fois on confia à mon père le montant des impôts du village, pour qu'il parte effectuer le paiement à Ségou. A son arrivée là-bas les autorités ont vu en lui un jeune homme apte à servir en tant que militaire. Il a été ainsi désigné pour le service militaire. A son retour au village ils ont envoyé des fonctionnaires le chercher. Ceux-ci ont demandé auprès du jeune homme qui avait versé les impôts du village pour retourner avec lui à Ségou, pour son enrôlement au service militaire.

En ce temps, mon grand-père avait deux fils: l'un s'appelait Zan et l'autre Niama. Bon, mon père qui était le plus âgé, et qui a été envoyé à Ségou avec les impôts a séduit les autorités qui l'ont réclamé pour le service militaire. Mes grands-parents, n'étant pas d'accord, ont envoyé un enfant d'esclaves à sa place. Les autorités de Ségou ont compris le manège, et ont riposté : « Celui-ci n'est pas du tout le jeune homme qui est venu avec les impôts. Si vous n'amenez pas le jeune homme en question, nous vous feront subir le châtiment du soleil. » Elles ont fait retourner l'esclave. Quand mon père a appris cette nouvelle il dit : « Ce serait donc à cause de moi qu'ils vont faire subir à mes parents l'épreuve du soleil ! » Il prit ainsi la décision de s'enrôler pour

éviter à ses parents de souffrir à cause de lui. Quand il est arrivé à Ségou, les autorités se sont rendu compte qu'il n'avait pas atteint l'âge d'être enrôlé dans le service militaire. Avec l'aide du Tout Puissant on lui a donc demandé de rentrer chez lui en attendant le recrutement de l'année suivante. Quand il est revenu, mon grand-père lui a dit qu'il a entendu parler d'un saint au Sénégal, à l'Ouest [du Mali], qui s'appelle Cheikh Abou Mohamed Kounta. Il lui a demandé d'aller chez ce dernier qui est un être affable, au lieu d'aller chez les blancs pour devenir un militaire. Alors il a préparé mon père pour ce voyage. Il lui a donné une monnaie en pièce d'argent. C'était l'époque où on utilisait des pièces en argent. S'agissant de la valeur de cette monnaie, on parlait de *silamayakèmè* et de *bamanankèmè*. Ces termes existent de nos jours à Ségou. La valeur exacte de cent unités était *silamayakèmè*, et la valeur de *bamanankèmè* était 80 [unités].

Mon grand-père a donné *bamanankèmè* à mon père en lui disant: « Maintenant tu vas partir à pied. Prend ceci avec ce bélier. Tu iras chez le saint en question au Sénégal, dans une localité située non loin de Dakar. Tu te renseigneras en cours de route pour y arriver. A ton arrivée, demandes-lui de te convertir en Islam. Parce que je préfère que tu sois un musulman plutôt que d'être un militaire ». Mon père se prépara. A cette époque il avait un oncle expérimenté dans les sciences occultes à Goumakòrò. Quand celui-ci vint à la maison, il dit à mon grand-père: « Ton enfant ne sera pas un militaire, mais son étoile n'est pas ici non plus. Son étoile est à l'Ouest ». C'est pourquoi mon grand-père qui s'appelait Fah Coulibaly, chef du village à l'époque, prépara mon père pour ce voyage. Il lui donna une pièce en argent et un bélier et lui dit: « Quand tu verras Cheikh Abou, dis-lui que c'est moi qui t'envoie pour qu'il te convertisse à l'Islam, afin que tu échappes au service militaire ». Dieu a fait que, Cheikh Abou savait déjà [mystiquement] le message qu'il allait lui apporter de la part de son père. Il partit à pied avec sa pièce d'argent et le bélier, demandant son chemin de temps en temps, jusqu'à son arrivée à Ndiassane. A son arrivée, Cheikh Abou le vit et accourut pour lui souhaiter la bienvenue en lui disant: « C'est ton père qui t'envoie, et je sais déjà le message qu'il t'a demandé de me transmettre. Je dis, tu es déjà converti en Islam, et désormais tu ne t'appelles plus Zan, mais Bou. Tu es mon homonyme. Je te donne mon nom. Moi je suis Cheikh Abou Kounta et toi, tu es Bou Fall, puisque tu es un Coulibaly. Pour ce patronyme les bamanan disent Coulibaly et les wolof disent Fall.

Cheikh Abou, parlant wolof, dit : « toi, tu t'appelles Bou Fall.» Vous constatez ainsi que certains m'appellent Bécaye Coulibaly et d'autres, Bécaye Fall. C'est de là qu'est parti les deux appellations de ma personne.

Dieu merci, il collabora avec Cheikh Abou, qui l'aimait beaucoup. Il fit de lui un mukkadam, puis un Cheikh. Il lui confia des gens [les pèlerins], et il soignait les malades mentaux. Il accueillait et hébergeait des étrangers chez lui. Jusqu'à ce jour tous ceux qui nous arrivent du Mali sont hébergés chez moi. C'est lui qui est à l'origine de tout cela. Depuis qu'il a été ainsi responsabilisé, il a intimement collaboré avec Cheikh Abou. Et après un certain temps, Cheikh Abou est décédé. Il s'est alors mis au service de Cheikh Al Bécaye avec sincérité. Cheikh Al

Bécaye était à l'époque le seul fils présent de Cheikh Abou. Il a ainsi succédé à son père au califat. Il a beaucoup aidé Cheikh Al Bécaye à gérer les affaires de la confrérie. Il accueillait chez lui les étrangers qui arrivaient. Il se chargeait de les introduire auprès de Cheikh Al Bécaye. A l'époque il y'avait un jeune frère de Cheikh Al Bécaye qui s'appelait Sidi Lamine Kounta. Il était lui aussi intéressé par le trône. C'était lui, le propriétaire du bâtiment à étages. Il était très populaire. Mais mon père a dit qu'il a appris à Ségou que « les membres postérieurs d'un bovidé ne peuvent pas devancer les membres antérieurs. Le plus âgé doit rester l'aîné, et c'est Cheikh Al Bécaye qui est le plus âgé. C'est Cheikh Al Bécaye, l'aîné, qui est le Calife général » Il a demandé à ce que les membres de la confrérie se mettent sous l'ordre de Cheikh Al Bécaye. Il a ainsi soutenu celui-ci pour son intronisation. Ne voulant pas rester à Ndiassane, Sidi Lamine est parti pour s'installer à Ndar [Saint Louis].

Mon père est resté fidèle à Cheikh Al Bécaye. Ils ont continué à travailler ensemble jusqu'à la mort de mon grand-père au village à Ségou. Mon père devrait être chef du village par héritage. Alors on a envoyé son jeune frère Niama le chercher ici. Quand celui-ci lui a donné l'information, il lui répondit: « Soit le bienvenu. Nous allons demander l'avis de mon Maître Cheikh Al Bécaye. S'il donne son accord, nous allons rentrer ensemble. Mais s'il ne donne pas son accord, je ne pourrais pas partir car la promesse est un engagement difficile à transgresser. C'est ainsi que Niama, le jeune frère de mon père, est resté à Ndiassane pendant six mois. Il ne priait pas. Il ne faisait que tisser les tissus. En ce moment leur métier était le tissage. Mon père lui a cherché des bobines de fils de chaîne et de trame. Il passait toute la journée à tisser. Et parallèlement il ne se lassait jamais d'exhorter mon père en répétant continuellement: « prépare-toi, nous devons rentrer. » Un jour, Cheikh Al Bécaye l'appela pour s'entretenir avec lui:

« Vous êtes venu chercher votre grand frère pour rentrer, n'est-ce pas ?

Oui.

-Vous êtes venu pour qu'il rentre avec vous ?

Oui.

-Et bien, nous ne pouvons pas laisser partir votre grand frère. Parce que nous l'avons vu collaborer ici avec notre père. Ce que je peux vous préciser en plus de cela est qu'il a atteint le but pour lequel il est venu ici. C'est-à-dire, être un musulman et être accepté pour le paradis dans l'au-delà. Dieu lui a accordé tout cela. »

Son jeune frère fut très content d'entendre ces propos et décida alors de se convertir. Et le même jour il a été baptisé. On lui donna le nom d'Abdoulaye Coulibaly. Cheikh Al Bécaye lui dit à la suite : «Toi, tu retournes au village pour y assurer le rôle du chef car ton frère ne va pas rentrer. Nous avons collaboré avec lui, et nous ne voulons pas transgresser le pacte [la promesse, l'engagement] qui le lie à notre père [Cheikh Abou]. »

Mon père est resté fidèle à Cheikh Al Bécaye jusqu'à ce qu'il lui ait proposé une femme en mariage. A cette occasion il lui dit: « Je ne suis pas venu ici pour avoir une femme, mais pour avoir de l'assistance divine [*baraka*].» Cheikh Al Bécaye lui répondit alors, qu'avoir une femme ne peut pas être un obstacle à son objectif. Il lui donna ainsi une femme en mariage. Mon père a travaillé avec Cheikh Al Bécaye jusqu'à la mort de ce dernier. En ce moment le fils de Cheikh Abou qui était parmi eux à Ndiassane, Maître Abdou Kounta, était très attaché à Cheikh Bécaye. Sidi Lamine lui, se trouvait à Ndar. Alors mon père proposa: « Le plus âgé doit rester l'aîné. Sidi Lamine est à Ndar, il est vrai. Mais il est celui qui doit être le Calife général. C'est lui qui doit être intronisé. Le trône doit revenir au plus âgé des fils qui est aujourd'hui Sidi Lamine. Le Maître [*karamòkò*] Abdou collabore et sympathise bien avec nous. Il est notre Maître, mais c'est l'aîné auquel revient le califat. » Sidi Lamine fut intronisé malgré la popularité de Abdou.

11 : 09: MH: *Donc cela avait créé une mésentente entre eux?*

Oui, il y a eu une mésentente qui a dégénéré en un grand conflit. Mais mon père ... Ça avait vraiment dégénéré. Les gens, un soir, s'étaient réunis dans la cour pour demander à introniser Abdou Kounta pour qu'ils puissent avoir la paix à Ndiassane. Parce que c'est lui qui était sur place, disaient-ils, et que c'est lui qu'ils connaissent. Ils avaient dit également qu'Abdou et Sidi Lamine sont tous des fils de Cheikh Abou. Cela étant vrai, pourquoi ne pas introniser celui qui était sur place. Mon père est resté sur sa position en soutenant toujours que c'est le plus âgé qui mérite le trône, même s'il ne vivait pas à Ndiassane au moment de la vacance du trône. Abdou doit patienter et attendre son heure. Ç'a n'a pas été facile. Mais mon père est resté fidèle à ses propos. Nous allons le suivre quand il arrive. Et quand Sidi Lamine est venu, ils l'ont suivi. Quant à mon père, il lui est resté totalement fidèle. En tant que Calife Général, Sidi Lamine était devenu très puissant. Mon père est resté à ses côtés et a collaboré étroitement avec lui. Mon père est décède au moment où il commençait à asseoir définitivement son pouvoir, et à être suivi par tout le monde. Et Sidi Lamine, malgré mon jeune âge m'a choisi pour remplacer mon père dans sa tâche qui consistait à accueillir et à héberger les étrangers. Et au moment de son décès mon père recevait encore des étrangers. Il avait à ses côtés certains talibés [*disciples*] qui lui étaient très proches. Il était le chef des talibés. Aussitôt à sa mort, le talibé qui lui était le plus proche, Seydou Cissé, lui a remplacé en tant que chef des talibés. J'étais très jeune à l'époque où Sidi Lamine était calife. Mais comme vous le savez, un étranger ne peut pas parler la langue wolof comme ceux qui sont nés au Sénégal. Quand j'ai atteint un certain âge, je partais régulièrement chez le Maître [Sidi Lamine] pour parfaire mon langage en wolof. Alors quand j'ai atteint l'âge de la maturité Sidi Lamine m'a confié toutes les responsabilités qu'avait mon père. C'est à-dire, j'accueillais des étrangers, et je les amenais chez lui en tant que chef des talibés, pour les présenter. J'ai continué à jouer ces différents rôles jusqu'à son décès. Après la mort de Maître Sidi Lamine, il fut remplacé par Cheikh Sidi Yakhya. El Hadj Mohamed Kounta ...

13:16: MH: *Nous allons revenir sur tout cela. Mais je voudrais savoir d'abord si votre père a été le premier disciple provenant du Mali? Ou bien y avait-il déjà des bamanan en provenance du Mali?*

Non, au moment où il venait, il y avait d'autres personnes ici.

*13:30: MH: Non, il s'agit de savoir s'il y a trouvé d'autres bamanan ici?*

Mon père a trouvé d'autres bamanan ici, mais Dieu a fait qu'il [Cheikh Bou Kounta] a apprécié mon père pour les raisons qui l'ont poussé à venir à Ndiassane. Parce que chacun a une motivation qui explique sa présence ici. Mon père n'est pas du tout son premier talibé. Il y a trouvé des talibés ici.

*13:43: MH: Non, il s'agit des talibés qui sont venus du Mali ?*

Voilà! Il est le premier talibé à avoir quitté le Mali pour rejoindre Cheikh Abou ici. Cheikh Abou avait beaucoup de talibés, mais il a aimé mon père. Il leur a dit en fait: « Ne vous dites pas que celui-ci est venu vous trouver ici, et que je lui ai donné plus d'avantages que vous. Non ! A chacun son destin. C'est le Bon Dieu qui l'a voulu ainsi. Chacun a sa chance, voilà! Sinon, mon père n'est pas son premier disciple.

#### Deuxième piste

*00:17 MH: Connaissez-vous des bamanan que votre père a trouvés ici quand il est arrivé?*

Où ça ?

*00:23: MH: Les bamanan qu'il a trouvé ici; quand votre père est venu du Mali, les bamanan qu'il a trouvé sur place ici.*

Oui, d'accord! Ceux [les bamanan] qu'il a trouvé ici, ce sont..., l'hôte de mon père lui-même d'abord était Mamadou Soumaré. Lui, il s'appelait Mamadou Soumaré.

*00:36 MH: Est-ce que la famille de celui-ci se trouve ici à Ndiassane?*

Dieu n'a pas donné la chance à celui-ci de fonder une famille. A la mort de Mamadou Soumaré, par un fait de Dieu, c'est mon père qui l'a remplacé. Il y'avait aussi un talibé du nom de Mamadou Baradji, et un autre qui était de l'autre côté, et qui s'appelait Alpha Dramé. Tous ceux-ci étaient ici avant mon père. Mais tous les étrangers qui provenaient de Ségou étaient hébergés par mon père.

Pour continuer [la conversation avant l'intervention]: à sa mort [Sidy Lamine] c'est Maître Mamadou, le père de l'actuel khalife El Hadj Mamadou, qui l'a remplacé. Mais il m'a dit que c'est à cette époque qu'a eu lieu le lotissement de la ville.

*01:20: MH: Ndiassane ?*

Oui, nous avons fait le lotissement de Ndiassane.

*01 :23: MH: C'était l'époque de qui ?*

Maître Mamadou Kounta, El Hadj Mamadou Kounta, c'est lui qui a fait le lotissement de Ndiassane. Quand il a décidé de faire le lotissement, il nous a appelés pour nous dire: « La population de la ville est devenue nombreuse. Nos maisons sont serrées les unes contre les autres. En cas d'incendie, avec des cases de paille, le feu se propagerait sans limite. C'est pourquoi nous avons décidé d'aérer l'espace avec le lotissement de la ville. Cela nous permettra de limiter les dégâts en cas d'incendie ». En fait il y avait eu un petit feu qui avait fini par embraser la moitié de la ville. Les cases étant trop proches les unes des autres, le feu brûlait une case et atteignait une autre, quand il finissait de consumer la précédente, ainsi de suite. Sidi Lamine avait déjà eu l'idée de faire le lotissement, mais Dieu ne lui a pas donné la chance de l'accomplir. C'est après sa mort que Maître Mamadou, deux ans après son intronisation, a mis l'idée en exécution. Il s'est vraiment engagé pour exécuter cette idée de son père. Par un fait de Dieu, il a été très fort de caractère à l'occasion. Car des gens s'y étaient opposés. Il y eurent beaucoup de protestations. Voyez-vous, le lotissement est une bonne chose, mais les gens ne l'aiment pas.

02:22: MH: *Parce qu'on détruit les constructions?*

Voilà! Après le lotissement, à l'occasion du gammù qui a suivi, Maître Mamadou m'a appelé pour me dire ceci: « La maison d'accueil qui a été détruite n'a pas été reconstruite. Et puisque les Maliens doivent venir, je te demande d'aller acheter des tiges de paille pour la confection des hangars qui leur serviront de lieu d'accueil ». Je lui répondis que: « Si vous avez besoin de tiges de paille, ce ne serait pas la peine de les acheter. Je connais des villages ici, derrière Kessi, si j'en demande là-bas, ils vont vous en apporter sans défraiement.» Il m'a dit alors: « *Bisimilaah* [je suis d'accord, c'est une bonne idée]. Je vais vous donner les frais de transport pour que vous puissiez partir. » Quand je suis parti...

03:02: MH: *C'est où cette localité ?*

C'est un village qui s'appelle N'Douffou, habité par des sérères. C'est là où j'ai commencé. Ensuite je suis parti à Sinbalabougou, puis à Karamòkòbougou. Les habitants de tous ces villages m'ont apporté des tiges de paille dont j'ai rempli des camions que j'ai amenés jusque devant la porte. Après que je lui en ai informé, il me demanda de les amener chez moi. Après avoir exécuté l'ordre je revins le voir pour lui demander:

« Karamòkò [Maître], vous m'avez demandé de construire les hangars pour l'accueil des Maliens. Il y a une grande maison de Sidi Lamine auprès du dispensaire. Elle est occupée actuellement par le directeur de l'école, Adama Traoré. Dans cette maison clôturée il y'a une grande cour qui peut nous permettre de construire beaucoup de hangars. Le propriétaire a fait une bonne clôture dotée d'une seule porte d'entrée.»

Alors il m'interpella:

« - Bécaye !

- Oui, Kounta!

- Cela est une idée enfantine. On n'héberge jamais ses distingués étrangers à l'extérieur de la ville, ça c'est une chose. L'autre chose est que les Maliens ne comprennent pas la langue wolof. Si on les amène là-bas, les wolofs vont les dépouiller de tous leurs biens. Les Maliens ont l'habitude d'être accueilli dans la maison de ton père. C'est là où nous allons construire les hangars pour les accueillir. Qu'est-ce que tu en penses ?

- Maître, cela me convient. Notre devoir c'est d'exécuter vos décisions.»

C'est ainsi qu'il m'a donné de l'argent pour acheter du bois de rônier. Nous avons alors construit un grand hangar dans ma cour. En ce moment les Maliens n'étaient pas très nombreux. Ils ne venaient que dans un seul wagon. Quand ils sont venus, les femmes ont été hébergées dans les chambres, et tous les hommes ont trouvé une place sous le grand hangar. Nous avons ainsi passé ce gammù.

*05:07: MH: Etait-ce leur premier gammù?*

Oui.

*05:08: MH: Ou bien avant cela des gens venaient-ils déjà ?*

Avant cela on organisait déjà le gammù.

*05:11: MH: Est-ce que des gens y venaient ?*

Des gens y venaient également. Mais c'est à l'époque de Sidi Lamine que le gammù a pris de l'ampleur. Sidi Lamine avait donné deux maisons pour l'hébergement des Maliens. Mais puisqu'il avait l'intention de réserver son bâtiment en étages à tous ceux qui auront la chance d'occuper le trône...

*05:31: MH: Le bâtiment en étages qu'il a construit?*

Oui.

*05:34: MH: Il l'avait construit pour quiconque qui accède au califat ?*

Oui, c'est exact. Mais ses enfants s'y sont opposés. Ils ont prétexté que les enfants de Cheikh Al-Bécaye avaient hérité de la maison que ce dernier a construite. Donc ils doivent hériter, eux aussi, de celle de leur père [Sidi Lamine]. Le Maître Mamadou leur a donné raison: « Vous avez dit la vérité. » Mais c'est parce qu'il ne l'a pas écrit. Sinon il l'avait dit effectivement. Mais il n'y a aucune trace écrite là-dessus. Donc nous ne pourrons pas continuer à l'utiliser. C'est ainsi qu'on leur a cédé la maison.

*06:04 MH: Est-il vrai que c'est Cheikh Abou lui-même qui a construit le rez-de-chaussée de la maison?*

Oui c'est vrai...

*06:1 : MH: Et que c'est Sidi Lamine qui a fait le dessus?*

Bien sûr, bien sûr. C'est Cheikh Abou lui-même qui a construit le rez-de-chaussée. Mais à l'époque elle était sous la responsabilité de Sidi Lamine. Ainsi au moment du partage des maisons, elle est revenue à Sidi Lamine.

*06:23: MH: Aah ! C'est depuis ce moment que le partage de l'héritage a eu lieu ?*

Voilà! La maison a été la part de Sidi Lamine. Il l'a ainsi construite pour en faire un bâtiment en étages. Depuis lors il [Maitre Mamadou] a abandonné la maison, pour placer les Maliens sous ma responsabilité. Il disait à l'occasion: « Puisqu'il l'a réclamé, nous ne pouvons pas refuser de la lui remettre. C'est la maison de son père. Elle doit lui revenir, c'est à lui. »

*06 :42: MH : C'est le premier fils de Sidi Lamine qui parlait ainsi ?*

Oui, celui qui s'appelle Kalifa. Depuis lors il m'a confié les Maliens. Dès qu'un Malien arrive, on lui dit, va chez Bécaye. C'est moi qui les accueille depuis lors jusqu'à ce jour. Un Malien d'où qu'il vienne, le Maître lui dit, va chez Bécaye. Même pas plus tard que ce soir, deux Maliens qui étaient hébergés chez moi sont rentrés. Et il y a d'autres qui sont là-bas encore.

*07:06: MH: Quel âge avez-vous ?*

Moi?

*07:10: MH: Oui. Nous voudrions savoir aussi si votre mère vient du Mali?*

Ma mère est une malienne mais elle a été élevée à Karamòkòbougou, derrière Tiéssé [Thiès]. C'est là-bas son village natal.

*07:24 : MH: Comment s'appelle cette localité ?*

On l'appelle Karamòkòbougou, elle est située derrière Tiéssé [Thiès]. Certains l'appellent M'Bambara, d'autres Karamòkòbougou. Il est situé entre Tiéssé [Thiès] et Tiénaba, derrière Douti. Ma mère vient de Karamògòbougou. Comme on me l'a raconté, quand ma mère a été sevrée, elle a été donnée en adoption à Cheikh Abou. Elle a ainsi été élevée par Cheikh Abou. Après le décès de celui-ci, c'est à Cheikh Al Bécaye qu'elle a été confiée. Et c'est ce dernier qui l'a donnée en mariage à mon père. Ma mère aussi bien que mon père ont tous été adoptés par Cheikh Abou, pour la même raison: la recherche de l'assistance divine [baraka]. Ils n'avaient personne d'autre que Cheikh Abou ici. Ils ne connaissaient que Cheikh Abou. Cheikh Abou était leur seul espoir ici-bas, tout comme pour l'au-delà. Et la personne de Cheikh Abou méritait bien qu'on plaçât en lui un tel espoir. Moi, je n'ai pas connu mon père. Quand il décédait j'étais très petit. Je n'avais que quatre (4) ans. Quant à ma mère, je rends grâce à Dieu et je l'a rends hommage. Le seul conseil qu'elle me donnait c'est je ne devrais jamais agir sans l'avis du



Maître. A l'époque nous avions ici la marre Siani [les séanes]. Il y avait suffisamment d'eau; nous cultivions du riz, de la patate douce, en fait nous cultivions tout. Alors, quand l'eau avait diminué jusqu'à ce que la marre avait commencé à sécher, j'ai dit à ma mère que je voulais faire du commerce, et que je souhaitais construire une boutique. En ce moment la ville n'était pas comme cela. J'avais également informé Sidi Lamine de mon intention. Celui-ci m'a dit : « Il ne faut rien construire pour le moment. Ce serait du gaspillage, car nous allons faire le lotissement de la ville prochainement. Il n'est pas bon de gaspiller de l'argent. Donc il ne faut pas construire une maison en dur pour le moment. Si tu le fais, ils vont la casser à l'occasion du lotissement. Il faut attendre que le lotissement ait lieu d'abord. » Ainsi il m'a proposé de lui confier mon argent, jusqu'à la fin du lotissement. Je lui ai donné mon accord en disant que je vais lui apporter tout ce que j'ai gagné. Et ma mère m'a appelé pour me dire: « Le commerce n'est pas un travail pour toi. Ton père, de son vivant, n'a emprunté que trois chemins. Quand on venait le chercher ici, s'il n'était pas dans la cour familiale, je disais toujours: allez à la mosquée, il est là-bas; ou bien, allez chez son Maître; ou encore, il est dans son champ. Ce sont ces trois chemins que ton père a empruntés. Si jamais tu empruntes ces trois chemins, tu auras ce que tu cherches auprès de Dieu. Dire que tu vas faire du commerce! Ton père n'est pas en tout cas venu ici pour le commerce.» Je m'étais entêté à l'essayer quand même, mais cela n'a pas marché. C'est ainsi que j'ai complètement abandonné l'idée de faire le commerce. Ainsi, comme ma mère me l'avait indiqué, je souhaiterais qu'on me trouve soit chez moi, au champ, chez mon Maître, ou à la mosquée.

10:11: MH : *Oui, à la mosquée...*

Bien sûr, à la mosquée...

10:12: MH: *Même l'autre jour nous vous avons trouvé à la mosquée, à l'entrée de la mosquée.*

Oui, à la mosquée. Je prie Dieu pour qu'il me maintienne sur ces trois chemins. Je remercie Dieu, et je remercie tous les Maîtres pour leur bienveillance à mon endroit. Ils ont tous veillé sur moi de la même façon.

10:40: MH: *Nous avons une autre question. Vous dites que votre père a eu des nouvelles de Cheikh Abou. Y avait-il des gens qui lui ont apportés la nouvelle, ou bien, comment cela s'est-il passé?*

C'est mon grand-père qui a vu Cheikh Abou pendant qu'il dormait.

10:48: MH: *Personne ne lui avait parlé de lui auparavant?*

Personne ne lui avait parlé de Cheikh Abou auparavant. Il l'a vu dans un rêve. Il a vu Cheikh Abou dans un rêve. Il a vu qu'il y avait un saint vers l'Ouest. Donc, il décida d'envoyer son enfant chez ce saint nommé Cheikh Abou, pour qu'il devienne un musulman, un talibé, au lieu d'un militaire.

*11:09: MH: Une autre question: Si nous devons faire une estimation, combien de talibés de Cheikh Abou y a-t-il à peu près chez vous là-bas aujourd'hui ?*

Cheikh Abou!? Nous pouvons dire que tous les Maliens sont des talibés de Cheikh Abou. Cela, on peut le dire. Puisque les convertis tout comme ceux qui sont nés dans la confrérie évoquent tous le nom de Cheikh Abou dans la formulation de leurs vœux. C'est-à-dire, affirmer que j'ai un tel besoin, si Dieu me l'accorde, je donnerais une aumône à l'honneur de Cheikh Abou. Cela peut être un mouton, des noix de cola, ou de l'argent. Même cette année quand j'y ai été, quelqu'un m'a donné un *dafalèn* [bien qu'on donne en reconnaissance] à l'honneur de Cheikh Abou. Je l'ai apporté ici. A tout moment quand on a des soucis et qu'on évoque Dieu, son Prophète et Cheikh Abou, ... Personne ne peut vous dire le nombre des talibés de Cheikh Abou au Mali. Il n'y a aucune localité au Mali où vous ne trouverez pas un talibé de Cheikh Abou.

*12:00: MH: C'est ce qui a créé une confusion à notre niveau. Nous savons que Cheikh Abou avant qu'il n'arrive à Ndiassane est passé d'abord dans beaucoup d'autres localités...*

Oui, il a été en Gambie.

*12:10: MH: Il y a fait un certain nombre de localités.*

Oui.

*12:11: MH: Il a été du côté de Bara en Gambie, et... Mais il n'est pas arrivé à Tigibò.*

Non, il n'est pas arrivé là-bas.

*12:16: MH: Il n'a pas visité Tigibo, n'est-ce pas ?*

Non.

*12:19: MH: Et pourtant beaucoup de ses talibés viennent de Tigibò.*

Bien sûr.

*12:20: MH: Beaucoup de personnes l'ont connu à Tigibò ...*

Bien sûr, bien sûr.

*12:23: MH : Comment vous comprenez cela ?*

Cela lui a été accordé par Dieu, à cause de sa bonté, sa sainteté. C'est sa sainteté qui lui a apporté tout cela. Il y avait des talibés burkinabè, et maliens, qui venaient à pied, en dépit des fauves et bien d'autres dangers sur leur chemin. Mais encore aujourd'hui, quand on décide de venir à Ndiassane avec l'unique intention de se convertir, plaise à Dieu, on y arrive sain et sauf. On

arrive sans souffrir d'aucune difficulté en cours de route, et on le rencontre dans la paix. A cette époque, même si quelqu'un avait faim pendant le voyage, il pouvait se réveiller au pied d'un arbre et voir un plat de couscous et de l'eau auprès de vous.

*13:09: MH : Han !?*

Mais oui, cela s'est bien passé. Ceux qui l'ont vécu nous l'ont raconté. Vous mangiez et vous buviez de l'eau à satisfaction. Vous ne remarquerez pas l'assiette dans lequel vous avez mangé. Mais à votre arrivée ici à Ndiassane, le premier repas qu'on vous donnera sera servi dans cette assiette. Il s'agit de l'assiette dans laquelle vous avez mangé en cours de route. C'est dans cette même assiette qu'on vous servira votre premier plat ici à votre arrivée.

*13:30: MH: Ce qui renforce la croyance.*

(Rire)

*13:31: MH: (Rire)*

Cela est rapidement vérifiable. On trouve encore ici des gens qui ont vécu cet événement mystérieux. Un exemple: Là, il s'agit d'une vieille bonne femme. Elle a cru en Dieu et en son Prophète, elle a cru en Cheikh Abou. Dès qu'une petite chose arrive à quelqu'un, elle dit Cheikh Abou. Dès que quelqu'un parle, elle dit Cheik Abou. Son mari en est devenu fâché. Il ne supportait plus que sa femme clame le nom de Cheikh Abou, à chaque instant.

*13:55: MH: Est-ce qu'elle est là, ou bien au Mali ?*

Non, elle était à Ndankh. Avez-vous compris? Quand quelqu'un parle, elle dit Cheikh Abou. Son mari s'est fâché, il a voulu l'amener en France. Ils ont embarqué dans le bateau et ils sont partis. Après un jour de voyage, son mari lui dit : « Tu ne parles que de Cheikh Abou, à chaque instant Cheikh Abou, Cheikh Abou. Est-ce que tu veux toujours voir Cheikh Abou en ce lieu?» Ils étaient en pleine mer. Elle a répondu : « Si tu me libère, j'irais à l'instant même chez Cheikh Abou.» Aussitôt il l'a jetée dans l'eau.

*14:30: MH : Il a jeté sa femme dans l'eau ?*

Voilà ! Il l'a jetée dans l'eau. Et il a dit après l'avoir jeté dans l'eau: « Puisque tu ne parles que de Cheikh Abou, puisque tu ne crois qu'en lui, maintenant tu peux aller librement chez Cheikh Abou. Quand il l'a ainsi jetée dans la mer, la femme s'est retrouvée sur la terre ferme. Elle est tombée sur la terre ferme.

*14:41: MH: Où est-ce qu'elle est tombée ?*

Elle est tombée sur la terre ferme, chez elle.

*14:45: MH : A Ndankh ?*

Oui, à Ndankh là-bas. Elle n'a eu aucune égratignure. Le monsieur à continuer son voyage en croyant que sa femme était morte, noyée dans l'eau.

*14:53: MH : Est-ce que c'étaient des africains de couleur noire ?*

Oui, c'étaient des bamanan. Le monsieur se réjouissait en disant : « Cheikh Abou, Cheikh Abou! Cette histoire de Cheikh Abou a pris fin aujourd'hui. Il est allé faire son travail en France. Le moment venu pour lui de rentrer, il est venu. Il ne pensait même plus à sa femme. Quand il est rentré chez lui, il a retrouvé la femme dans la cour de sa maison. Il s'est exclamé, hé !?

*15:19: MH : C'est une grâce divine ici.*

(Rire). Depuis lors il a pris peur. Alors il a dit à sa femme: « Allons chez ton Cheikh Abou ». (Rire). La femme s'exclama: « Quoi ?! » Le monsieur a insisté: « Allons chez ton Cheikh Abou. » Quand ils sont arrivés chez Cheikh Abou, celui-ci lui a dit: « Non, [je ne suis pas d'accord]. C'est votre femme qui est votre Maître. Parce que c'est elle qui a cru en moi. Vous, vous ne croyez pas en moi. » (Rire) « C'est votre femme qui est votre Maître, elle qui croit en moi. Faites pour elle tout ce que vous avez l'intention de faire pour moi. »

*15:47: MH: On a entendu que beaucoup des bamanan venaient pour la culture de l'arachide. Des bamanan venaient, des mossi aussi venaient de la Haute Volta pour la culture de l'arachide. Ceux qui venaient faisaient deux ans, trois ans, pour gagner de l'argent avant de retourner chez eux. Ne pensez-vous pas que ce sont ces gens qui apportaient les nouvelles de Cheikh Abou chez eux?*

Cela peut..., cela aussi contribue [à diffuser des informations concernant Cheikh Abou]. Mais ceux-ci, quand ils venaient pour la culture de l'arachide, ils apprenaient les nouvelles concernant Cheikh Abou. Quand ils venaient ici ils apprenaient qu'il était là. Alors s'ils arrivaient, ils portaient le voir pour évoquer le nombre... C'est à dire si l'ambition d'un tel est d'obtenir un tel nombre de chargements d'âne, ... N'est-ce pas qu'en ce temps l'arachide se mesurait par chargement d'âne ?

*16:32: MH : Oui.*

On disait ainsi un tel a eu dix chargements d'âne, un tel autre a eu vingt chargement d'âne, celui-ci a eu trente chargements d'âne et celui-là, quarante chargements. Ils venaient ainsi voir Cheikh Abou pour la bénédiction de leurs rendements. Ils lui disaient par exemple, moi je suis venu pour la culture de l'arachide et je souhaiterais avoir trente (30) chargements d'ânes [*fali bisaba*]. Je demande votre prière, préparez moi du liquide béni [*nassi*] ou une amulette. Si j'obtiens la quantité souhaitée, après la vente de l'arachide je vous donnerais une telle somme. En ce

moment il bénissait pour vous, et vous partiez travailler. Ils gagnaient ainsi la quantité d'arachide souhaitée. Ils venaient alors honorer leur engagement.

*17:01: MH : Est-ce comme ça qu'il a eu sa richesse [Cheikh Abou] ? Nous avons appris qu'il avait beaucoup d'argent ?*

(Rire) Oui, c'est pourquoi. Vous savez qu'il n'y avait pas de richard en Afrique, ici au Sénégal, à l'époque. Dieu lui a tellement gratifié! Toutes les grandes familles que vous voyez ici ont bénéficié de sa largesse. En cas de difficulté ils venaient tous se confier à lui [pour avoir de quoi résoudre leur problème]. Voilà ! Vous savez, avec la parole il faut toujours savoir se limiter.

*17:30: MH : Cela est vrai.*

Voilà! Plaise à Dieu, plaise à vous. C'était là ce que je pouvais vous dire au sujet de Cheikh Abou, pour le moment. Sinon il en reste encore à dire sur lui. Ses faits sont nombreux, on ne peut pas tout dire. Mais ce qui est réel, me concernant, je crois en Dieu et en son Prophète (Paix et Salut sur Lui), je crois en Cheikh Abou. Je crois en ses fils et petits-fils. Car en les suivant, on gagne sa vie ici-bas et dans l'au-delà. Parce qu'ils ne vous leurrent jamais. Ils ne vous demandent que de les rejoindre dans l'adoration et la crainte de Dieu.

*17:02: MH: Est-ce que beaucoup de gens au Mali se sont convertis à l'Islam pour suivre Cheikh Abou après le retour de votre oncle qui était déjà devenu musulman?*

Ahan. Je peux en dire quelque chose. Au moment où le jeune frère de mon père est retourné pour s'installer au village, il était le seul musulman. Puis notre concession a été la première à embrasser l'islam. Elle assumait également la chefferie du village. Mon oncle est décédé neuf jours après le décès de mon père. Selon ce qu'on m'a raconté, au moment où on envoyait le télégramme pour annoncer la mort de mon père, on a reçu ici un autre, informant de la mort de son jeune frère qui était alors le chef du village. Il avait un fils là-bas qui s'appelait Dramane Coulibaly. C'est celui-là qui avait décidé de venir me chercher pour me ramener au Mali. Il disait qu'il a appris que l'aîné de son père a un fils ici, et qu'il lui fallait nécessairement qu'il le ramène.

*19:15: MH : S'agissait-il de vous ?*

Oui, il s'agissait de moi. Par un fait de Dieu il est arrivé ici. C'était à l'époque de Sidi Lamine. Il a dit à Sidi Lamine: « Je suis venu chercher mon petit frère pour rentrer avec lui.» Maître Sidi Lamine lui a dit: « On ne peut pas s'interposer entre des frères mais on ne peut pas non plus laisser quelqu'un retourner à l'animisme [bamananya], après qu'il s'est converti à l'islam. Cela, on ne le fait pas du tout. Laissez-le apprendre. Quand il aura fini d'apprendre, vous allez mutuellement vous rendre visite pour fraterniser. Mais je ne peux pas le laisser partir avec vous, pour retourner dans l'animisme. Cela ne se passera jamais.» Ainsi, mon cousin est rentré. Mais je n'ai pas oublié le fait, bien que je fusse petit. J'étais vraiment enchanté par l'idée de rentrer

avec lui. Mais mon Maître ne l'a pas accepté. Mais Dieu m'a quand-même aidé. J'ai pu apprendre le Coran jusqu'à l'assimilation totale de tous les versets. En ce moment j'avais cinquante francs (500f) d'épargne, ce qui représentait une importante somme à l'époque. Je suis allé à l'école pour en informer le Maître, puis je lui ai donné la somme. Il m'a dit que j'avais fait une bonne chose et que je devais recommencer. Il me conseilla d'être lucide et courageux et surtout éviter d'apprendre à l'aveuglette, et essayer de comprendre ce que j'apprenais. J'avoue que je lui ai rendu hommage quand il m'a dit cela. Car je croyais qu'il suffisait de réciter une seule fois le Coran sans rien comprendre pour être libre. Depuis lors jusqu'à ce jour, plaise à Dieu, le Coran est toujours avec moi. Si je dois voyager je récite toujours la totalité des versets du Coran d'abord avant de prendre le départ. Je les récite également une fois chaque mois. C'est ainsi que j'ai compris beaucoup de choses. Quelques temps après j'ai pu assimiler de nouveau le Coran. Et cette année-là même, j'ai cultivé de l'arachide. C'est Maître Sidi Lamine lui-même qui m'avait donné de la semence à crédit. Il avait ses semences sous la garde de Dramane Baby qui était son magasinier. Je suis allé lui dire: « Voilà, je suis venu emprunter de la semence. J'ai un frère là-bas. Il est le fils de la petite sœur de ma mère, il va me servir de garant ». En ce moment quand on avait besoin de semence, à travers ce monsieur, Sidi Lamine vous accordait un crédit qu'on évaluait par unité de 50kg. Après la récolte vous revenez lui remettre la quantité empruntée. Donc je lui ai dit que mon grand frère viendra me garantir pour le crédit. Il m'a dit : « Personne ne viendra te garantir ici. C'est toi qui as la qualité de garantir les gens ici, et non le contraire. Si tu ne sais pas ce que représentait ton père ici [à Ndiassane], moi je le sais. Viens si tu as besoin de semence, moi je t'en donne. Viens, je vais te servir. Il était là ici dans ce coin, Dramane Baby. Il avait ici son hangar et tout. C'est ainsi qu'il m'a donné 50kg d'arachides non décortiquées. Je les ai décortiquées à la main, pour les cultiver. A l'époque nous n'avions pas encore de machines agricoles. J'ai fait le décorticage et la culture à la main. A la récolte, j'ai eu 136 kg à partir du seul sac de semence que j'avais emprunté. Après la vente des récoltes, j'ai eu assez d'argent. Je suis allé dire à ma mère: « Je compte réaliser une de ces trois choses. Elle m'a demandé: « Quelles sont ces trois choses? » J'ai alors dit que si ça ne tenait qu'à moi, avec cet argent j'allais soit me marier, aller rendre visite au pays natal [fa so - la famille paternelle] ou construire une belle maison. A l'époque il n'y avait aucune maison couverte de tôles ici à Ndiassane.

MH: *Toutes les maisons étaient composées de cases rondes ?*

Il n'y avait que des cases [avec des toitures en paille]. Je voudrais alors en construire une. Elle m'a dit qu'elle souhaiterait que je construisse d'abord une maison. Car, disait-elle: « Si tu précipites ton mariage alors que tu as à ta charge ta grande sœur, ton petit frère et moi-même, ... Si tu prends une femme alors que tu n'es pas assez puissant, ça risque de peser trop lourd sur toi. Pour ce qui concerne la visite de ta famille paternelle [à Dougabougou, au Mali] il n'y a pas lieu également de te presser. Tu pourras y aller à tout moment, tu la trouveras là-bas. Tu dois d'abord construire une maison. » J'ai ainsi utilisé mon argent pour acheter des tôles et du bois de rônier. J'ai informé les gens, notamment mon Maître Sidi Lamine. Comme je vous l'avais dit,

ce dernier m'avait conseillé d'attendre le lotissement. Ainsi le projet de rentrer au pays natal s'imposa de lui-même. Puisque je ne pouvais pas me marier tout de suite, j'ai voulu construire, et là aussi, on me dit que je ne peux pas construire parce que le lotissement n'a pas encore eu lieu ! Je n'ai rien dit à personne. Je suis allé directement chez le Maître Sidi Lamine lui demander de partir. Je lui ai dit : « Maintenant je voudrais aller au pays natal. L'être humain, quand il est un esclave, il doit le reconnaître et l'accepter, cela ne lui fait rien. Vous pouvez dire à quelqu'un qu'il est esclave ou griot tout en ignorant vous-même votre véritable statut social. Alors, ce que je souhaite aujourd'hui, c'est de rentrer chez moi au pays natal. » Par un fait de Dieu, Sidi Lamine m'a donné la permission de partir en me disant : « Allez rendre visite là-bas et revenez. » C'est ce qui fait que je pars régulièrement au Mali jusqu'à aujourd'hui. A la veille de mon voyage, on m'informa du décès de son grand frère, Baye Bounama qui était le chef de Ndankh. A l'aube il a envoyé auprès de moi un de ses maîtres d'école coranique, Bécaye Ndiaye, dont le père qui repose ici au cimetière était, lui aussi, un maître d'école coranique de Cheikh Abou. Il lui dit : « Allez vite l'informer du décès. Allez vite avant qu'il ne parte pour son voyage au Mali. Dites-lui de ne plus partir au Mali. Que tout le monde me retrouve à Ndankh, moi j'y vais de ce pas. » Quand je me suis réveillé ce jour à l'aube, je m'apprêtais à prier pour partir, mes bagages étaient déjà prêts. Aussitôt Bécaye Ndiaye est venu frapper à ma porte. Quand j'ai ouvert il me délivra le message et ajouta que Sidi Lamine me demandait d'informer les proches. Ma mère m'a dit que je devrais y aller même si je me trouvais déjà au Mali. J'ai dit que cela est vrai. J'ai alors annulé mon voyage. Je suis sorti pour aller informer les proches dans les localités de Thiès et environs.

En ce moment il n'y avait pas de radio [pour diffuser les communiqués]. Quand je suis rentré dans la journée, nous sommes partis le rejoindre. Ce fut ma première fois à Ndankh. C'est lui, Sidi Lamine, qui était précédemment sur le trône à Ndankh, avant d'être sur celui de Ndiassane. Il a été le chef de Ndankh pendant dix (10) ans. Par un fait de Dieu le Maître qui nous a quittés l'année dernière, y a été le chef pendant douze ans. Ils ont tous les deux dirigé Ndankh. C'est le village paternel et ici, c'est la maison des enfants [*den so*]. J'ai donc ainsi annulé mon voyage. Mais je gardais l'intime secret de partir dès que l'occasion se présenterait. C'est alors qu'à l'occasion du gammu qui a suivi ce décès, j'ai profité du retour des pèlerins maliens pour rentrer avec eux. Je n'ai averti personne. Arrivé à Ségou, je me suis renseigné pour aller chez Amadou Dougouné qui était parmi ceux qui ont accueilli mon père. Celui-ci m'a incité à persévérer dans ma démarche qui consiste à tisser les liens avec ma famille. Il n'a jamais cessé de me dire : « il faut persévérer, tu viens d'une grande famille [de renommée]. Vous avez une grande maison. Votre famille est très nombreuse, vous avez de nombreux parents. J'ai l'habitude d'aller dans votre famille. Votre grand frère qui était allé vous chercher là-bas, me donnait à chaque fois du mil. Souvent c'est deux sacs et bien souvent, quatre sacs. » Par un fait de Dieu le jour où je suis arrivé à Ségou, c'est chez lui, Amadou Dougouné, où j'ai été accueilli en premier lieu. Son fils Bou Dougouné est toujours là-bas.

26:42: MH : *Serait-il un des homonymes de Bou ?*

Oui, il porte le nom de Cheikh Abou. On ne peut pas compter le nombre d'homonymes que Cheikh Abou a au Mali. A l'époque je croyais qu'en arrivant à Ségou, je serais aussitôt chez moi au village. Il m'a dit que je suis arrivé, mais qu'il me restait encore un peu du chemin à faire. Il promet de me trouver un véhicule pour m'embarquer le lendemain, après le déjeuner. Il m'informa que je descendrais au carrefour Point-A où j'aurais le choix de passer la nuit, ou d'aller dormir à Niadougou, un hameau de culture. Et que le lendemain, lundi, je rentrerais chez moi avec les gens de mon village qui viendraient pour le marché hebdomadaire. A mon arrivée au Point-A, j'ai marché jusqu'à Niadougou. Le lendemain j'ai pris le chemin de notre village. Après une courte distance, j'ai rencontré quelqu'un de notre village. Alors on a continué le chemin ensemble. Nous sommes arrivés dans un hameau créé par un ressortissant de mon village. Ce dernier, lui aussi, avait été à Ndiassane pour se convertir et depuis lors, il s'est un peu écarté du village à cause des difficultés qu'il a eues avec les autres qui sont restés animistes. Après avoir passé la journée dans ce hameau, je suis rentré au village le soir. En ce moment les habitants du village étaient dans la ferveur de l'accueil d'une délégation d'experts envoyée par le président Modibo. Cette délégation était venue dans le cadre de la réalisation d'un projet de création des champs de canne à sucre, en partenariat avec les chinois. Les habitants du village en étaient très contents. Ils sont allés voir un saint [*waliju*] du nom de Baba Djabi, qui était sur la route de Niono, pour s'assurer du bien-fondé du projet et avoir des bénédictions pour la pérennisation des activités. Beaucoup de gens allait consulter ce marabout pour leurs affaires. On ne le voyait pas. Il avait à sa porte un talibé qui faisait l'intermédiaire entre lui et les visiteurs. Ce saint leur a dit qu'il n'était pas lui, la personne indiquée pour faire ces bénédictions souhaitées. Mais qu'ils auraient un visiteur dans leur village qui leur aiderait avec des bénédictions. Et pour ce faire ils devraient lui apporter en sacrifice un habit, des chaussures et un *gaban* [grand chapeau porté par les notables du village] plus de l'argent. Ils sont retournés et le même dimanche je suis arrivé au village. Quand ils ont appris qu'il y a un étranger qui est arrivé, ils sont venus me voir. Et là ils se sont rendu compte que je répondais aux indications du saint Baba Djabi. Car selon les dires de ce dernier, l'étranger devait être un musulman qui leur arrive de loin. Ils sont venus me voir et nous avons causé jusque tard dans la nuit. Lors de la causerie, ils m'ont fait part de leur préoccupation et les propos de Baba Djabi. Ils m'ont prié d'accepter leur cadeau qu'ils avaient apporté avec eux. Alors j'ai répondu que j'accepte s'ils le faisaient au nom de Dieu pour obtenir une bénédiction, car un musulman ne peut accepter une offrande animiste. En ce moment mon argent était déjà épuisé depuis Ségou.

32:25: *MH* : (Rire).

(Rire) Je n'avais plus d'argent, ni rien d'autre. Je n'avais pas apporté d'habits avec lesquels je pouvais travailler. Mais aussi à Ségou, il y avait la coutume d'offrir un petit cadeau aux gens qui venaient vous saluer en tant qu'étranger. Ils m'ont alors donné de l'argent et même des noix de cola qui m'ont dépanné. Trois jours plus tard, ils m'ont amené des gens à enseigner.

33:05: *MH* : *Quoi ?*



Des élèves à qui je devais enseigner l'islam. Ils m'ont dit qu'ils aiment la religion [l'islam] mais qu'ils n'en savent rien. Puisque vous êtes là, disaient-ils, nous vous prions d'enseigner l'islam à ces enfants-là. Ainsi je me suis retrouvé avec plus de cent enfants du village. Alors je suis devenu le chef religieux musulman qui a converti tout le village. J'ai reconverti tout le village, les enfants aussi bien que les adultes. Puisqu'ils venaient tous chez moi pour prier j'ai proposé qu'on trouve un lieu pour construire une mosquée. Ils m'ont fait l'honneur d'indiquer un lieu dans le village. Mon choix est tombé sur un espace où se trouvait un fromager. Le jour de la construction de la mosquée a été un grand événement. Ils ont immolé un grand nombre d'animaux, des moutons et autres. Ils ont apporté également de nombreux présents. Mes aînés du village qui étaient partis ailleurs pour se convertir à l'islam sont revenus.

Ils m'ont demandé si j'allais rester, j'ai dit non. Ils m'ont alors posé la question suivante «Vous dites que vous ne resterez pas ici, alors pourquoi avez-vous construit la mosquée? Qu'est-ce qu'elle deviendra après vous? » J'ai répondu : « Je ne peux pas rester sans l'autorisation de mon Maître. Si vous voulez que je reste, allez demander l'autorisation à mon Maître. S'il accepte je reste. S'il n'accepte pas, alors je ne pourrais pas rester. Car il n'est pas bon de trahir. Je ne dois pas entacher les bons rapports que mon père a eu avec Cheikh Abou. Au contraire je dois m'évertuer à les renforcer. Concernant la mosquée, elle n'est pas ma maison mais celle de Dieu. C'est lui qui y attirera des fidèles. » Je leur ai proposé ensuite de me donner des enfants que j'allais amener avec moi à Ndiassane. Ainsi avec leur accord, je rentre régulièrement à Ndiassane avec des enfants.

*35:16: MH : Combien ?*

Une dizaine environ, que je ramène chaque fois au village après qu'ils aient accompli dix ans de séjour à Ndiassane. Même encore aujourd'hui il y a certains qui sont là et qui dirigent les prières. Je leur ai dit encore, il y a cinq ans de cela: « Faites de la mosquée du village un lieu de prière de vendredi. Car les gens des villages environnants ont tous commencé à se convertir à l'islam. On a déjà construit une mosquée pour la prière du vendredi dans la cité des travailleurs de l'usine de la sucrerie. Si un village environnant en construit, vous serez obligés d'aller prier chez eux les vendredis. Le fait d'être les premiers à pratiquer l'islam dans la zone ne vous aura pas profité alors. Il faut faire de votre mosquée un lieu pour la prière du vendredi. » Ils ne l'ont pas fait. Cinq ans après, quand je suis arrivé là-bas un soir, c'était un jeudi, je leur ai dit : « Demain je vais organiser la prière du vendredi ici. J'ai envoyé quelqu'un informer tout le monde. » C'est alors qu'ils sont venus me donner raison et avouer leur tort, en me priant de leur donner un petit délai, juste le temps de construire le pavillon réservé aux femmes et d'informer les villages voisins. Nous vous appellerons dès que la mosquée sera prête. Je suis rentré à Ndiassane. Un jour, j'ai eu un rêve dans lequel les villageois m'appelaient en me disant qu'ils sont maintenant prêts pour la prière du vendredi. Le jour où ils avaient terminé le réaménagement de la mosquée, je les ai vus [dans le rêve] me dire qu'ils sont prêts. Ce jour j'étais à Ndankh avec le Maître.

*37:00: MH : A Ndankh ?*

Oui. Nous étions partis pour le gammù la-bas.

37:03: MH : *Vous l'avez vu en rêve ?*

Oui, je l'ai vu en rêve. Dans le rêve ils m'ont dit que le réaménagement est terminé, et que je peux venir. Le lendemain matin mon fils est venu. Je lui ai demandé s'il s'agissait d'une visite à la maison. Il m'a dit que non. Il se trouvait que les habitants du village avaient téléphoné à Ndiassane pour donner l'information. Et la personne qui a répondu au coup de fil, avait justement demandé à ce même fils de me passer l'information à son arrivée à Ndankh. Il lui avait même dit que s'il ne pensait pas pouvoir le faire, qu'il viendrait lui-même à Ndankh pour m'informer. Mon fils avait donc oublié. Je l'ai appelé auprès de moi pour insister: «Il n'y a aucune nouvelle pour moi là-bas ?

-Non.

-Il n'y a aucun étranger chez moi ?

-Non

-Il n'y a pas eu de coup de fil non plus ?

-Aah oui ! Excusez-moi, père. J'avais oublié. On a reçu un coup de fil nous informant qu'ils sont prêts pour la prière du vendredi. » (Rire) ... Que Dieu nous accorde le bonheur. Que Dieu nous protège.

### Troisième piste

00:00: MH: *On continue avec les questions. Votre père travaillait quand il était ici. Est-ce qu'il a cultivé? Son frère avait aussi tissé quand il était venu à la recherche de votre père. Est-ce que leurs revenus leur appartenaient? Ou bien appartenaient-ils à leur Maître, ou bien donnaient-ils seulement une partie à leur Maître?*

Vous avez raison. A l'époque, tout ce qu'un talibé gagnait appartenait à son Maître.

00:34: MH : *Tout ?*

Tout, sauf ce qu'il te laisse. Vous n'y prélevez rien. Mais à la fin quand ils ont eu leurs maisons et qu'ils se sont mariés, pour l'entretien de leur famille, on leur demandait de travailler au champ du Maître du matin jusqu'à l'heure de la prière de la mi-journée [*selifana*]. Ainsi après le déjeuner ils se rendaient dans leurs propres champs pour terminer la journée. Cela leur permettait d'assurer de quoi à faire manger leur famille. A l'époque tout ce qu'ils gagnaient appartenait au Maître. Mais quand on devient chef de famille, on est obligé de prendre en charge la nourriture de celle-ci. N'est-ce pas ?

01:16: MH : *Oui, vous devez la nourrir.*

Moi personnellement, tous mes repas et celle de ma famille nous sont servis par le Maître. Mais il me faut nécessairement faire quelque chose à côté.

*01:27: MH : Parce qu'il y a d'autres besoins ?*

Ce n'est même pas cela. Nous sommes si nombreux dans ma famille que le repas qu'on nous donne est très insuffisant. Il nous faut nécessairement préparer à la maison. C'est ce que les bamanan appellent *conkò*, *wulaforo*.<sup>1</sup> Nous acceptons ce qu'on nous donne. Mais cela ne peut nous empêcher de préparer pour compenser. (Rire).

*01:50: MH : Cela est vrai.*

Voilà ! Maintenant nous sommes sur le point d'oublier tout cela. A la fin de la saison, la récolte était entassée en un lieu, et tu avais ta petite part à côté. C'est-à-dire qu'il y avait le grand champ [pour le Maître] et il y avait le *conkò* [le petit champ du talibé]. Mais les deux étaient cultivés collectivement. Le battage des grains de mil à balles était fait collectivement, et toutes les femmes de la ville sortaient pour le vannage. Les choses se passaient ainsi. Maintenant avec l'avènement des machines, on fait appel à quelques personnes pour assister la machine qui fait le travail. Sinon avant, en ce même lieu, c'étaient nos papas qui faisaient les travaux, nous les assistions spontanément. Mais quand le travail paraissait colossal aux yeux du Maître, il faisait appel à nous officiellement: « Allez aider vos papas dans le grand champ, ils sont débordés par le travail. » En ce moment nous abandonnions le travail dans nos champs de l'après-midi, pour aller aider.

A l'époque de Sidi Lamine nous étions, les jeunes filles comme les jeunes garçons, organisés en *tòn* [association]. C'était l'époque de ma jeunesse. Il y avait trois associations ici dans la ville. Celle que je dirigeais était essentiellement composée de membres de la communauté bamanan. On l'appelait Angleterre.

*03:08: MH : Angleterre ?*

Oui, Angleterre. Nous l'avions nommée Angleterre.

*03:11: MH : C'est quel nom ça ?*

(Rire)...

*03:12: MH : Mais d'où vient ce nom d'Angleterre? (Rire).*

(Rire) C'est ce nom qu'on a donné à notre association, parce que l'Angleterre était le pays le plus puissant à l'époque. (Rire)

*03:18: MH : Oui ?*

Voilà, ainsi en cas de travail ou autre chose, nous étions les plus forts devant nos concurrents. (Rire) C'est pourquoi ils avaient donné à notre association le nom d'Angleterre. (Rire) Il y avait une autre qui s'appelait *du doole xel la*.<sup>2</sup> Et la troisième s'appelait *Jël ndacc du ko tere fecc*.<sup>3</sup> (Rire)

03:42: MH : *Jël ndacc du ko tere fecc ?*

Oui. *Jël ndacc du ko tere fecc*. En ce moment nous sortions tous pour le champ du Maître, avec les jeunes filles. Nous venions avec les batteurs de *jembé* [tambour malinké] et les batteurs de *sabaar* [tambour wolof]. On cultivait ainsi tout le champ du Maître en une seule journée.

03:57: MH : *On sait aussi qu'il y avait des villages créés par le Marabout [Cheikh Bou Kounta] tels que Badege, Tatan, ...*

Oui, Tata Mbambara, Tiawone ...

04:09: *Voilà ! Il y a beaucoup de ces villages qui ont été créés par le Marabout.*

Oui, ils ont été effectivement créés par Cheikh Abou. Et parmi ces villages nous avons également Karamòkòbougou, Sinbalabougou, Tawa, Tiosse, Dahkadokh, Balega et Tiawone. Tous ces villages ont été créés par Maître Cheikh Abou qui y envoyait des gens pour s'installer.

04:32: MH: *Ces gens, quand ils travaillaient...*

Oui. Ces gens, s'ils travaillaient, ... ils choisissaient d'abord un lieu qui allait servir de grand-champ ...

04:39: MH : *Le champ du Maître ?*

Oui, le champ qu'ils cultivaient pour le Maître. Encore aujourd'hui ça se passe comme cela. Aujourd'hui encore les semences leurs sont fournies par le Maître. Même ce matin un responsable d'un de ces champs est venu nous demander de nous préparer pour le battage du mil récolté. A cet effet, nous allons envoyer la machine là-bas dans quelques jours.

04:56: *Ils créent un champ pour le Maître, qu'ils cultivent collectivement ?*

Oui, ils le cultivent collectivement. Le reste des champs leur appartient.

05:04: MH : *Le reste est pour eux ?*

Voilà, cela leur permet de nourrir leurs familles. Quand j'étais très jeune, il y avait ici une sœur de Sidi Lamine qui s'appelait Ba Lala Bou. En ce moment seuls Sidi Lamine et Maître Abdou avaient la possibilité de manger du couscous de mil. Dans les autres maisons on mangeait du son de mil, du son, du son de mil! C'est avec cela que les autres préparaient du couscous.

05:30: MH : *Y avait-il donc une pénurie de céréales ?*

Oui, il y avait une pénurie de céréales. C'était à l'époque de la pénurie de céréales...

*05:35: MH : C'était à l'époque de la sécheresse ?*

Oui, c'était pendant la sécheresse. En ce moment il y avait non seulement la famine, mais une épidémie de dermatose. On se grattait la peau.

*05:38: MH : Des démangeaisons, qui te faisaient gratter la peau ?*

Oui, qui te faisaient gratter la peau.

*05:44: MH : C'était bien à l'époque de Sidi Lamine, n'est-ce pas ?*

Oui, c'était à l'époque de Sidi Lamine.

*05:47: MH : Au moment où il venait d'accéder au califat, ou bien ?*

Exactement.

*05:49: MH : Juste au moment où il venait d'être intronisé?*

Oui, juste au moment de son intronisation. Bon, en ce moment j'étais très petit. Je venais tout juste d'être sevré. Je disais que je n'aimais pas le couscous fait de son du mil parce que c'était du couscous fait d'excréments.<sup>4</sup> C'est ainsi que la sœur de Sidi Lamine, Lala-Bou, me donnait tous les jours du couscous de mil accompagné de sauce à la viande. C'est justement elle qui m'a donné mon nom. Tous mes aînés sont décédés successivement à leurs naissances. Elle décida alors de me donner le nom de leur grand-père Cheikh Sidi Mahmoud Al-Bécaye, en disant que j'allais avoir une longue vie, s'il plait à Dieu. Et me voyant grandir, elle s'occupait de mes repas, notamment mon déjeuner et mon dîner. Tous les jours elle me faisait parvenir ces repas à la maison. C'est de cela que j'ai été nourri. A sa mort, c'est Sidi Lamine lui-même qui a pris la relève. Et à la mort de Sidi Lamine, son remplaçant Maître Bou Mohamed a continué la même chose avec moi, et cela continue encore de nos jours. C'est parce que leur sœur l'a fait qu'ils ont tous respecté la tradition.

*07:04: MH: On continue à vous servir les repas ?*

Oui, on me sert toujours les repas.

*07:06: MH: Je prie Dieu que cela continue pour longtemps.*

Amen.

*07:07: MH : Que Dieu fasse que cela continue pour longtemps.*

El Hadj Mame Bou Mamadou me sert encore aujourd'hui le déjeuner et le dîner. Mais tout est parti de Ba Lala Bou. C'est elle qui a commencé, et les autres ont suivi la tradition. Cependant plusieurs traditions ont été rompues ici à Ndiassane. Mais celle-là continue encore.

*07:22: MH : Puisse Dieu qu'elle continue pour toujours.*

Amen.

*07:25: MH: Nous savons que les talibé sont nombreux du côté de Ségou...*

Oui.

*07:32: MH : Mais nous savons également que Cheikh Bou a des talibés dans d'autres localités comme Bougouni.*

Oui, absolument.

*Nous avons appris que vers Bougouni il y avait un ancien militaire du nom de Alama Traoré qui, après avoir rencontré Cheikh Abou à Ndiassane, est allé annoncer la nouvelle chez lui à Bougouni. En savez-vous quelque chose?*

Oui, pour ce cas, nous avons même notre représentant à Bamako. Il s'appelle Sékou Sidibé et il habite le quartier de Hamdallaye. C'est lui qui accompagne Wa et son groupe pour venir maintenant. Il est venu également au décès du Maître. C'est son père qui a participé à la deuxième guerre mondiale contre l'Allemagne. Tous ses compagnons militaires ont été tués. Il a évoqué alors le nom de Cheikh Abou dans sa prière: A la guerre on est désemparé quand on perd ses compagnons, disait-il. Il a prié Dieu en évoquant le nom de Cheikh Abou: « Si je retourne sain et sauf de cette guerre, et que je me marie, je donnerais le nom de Cheikh Abou à mon premier fils. »

*08:48: MH : Cheikh Abou vivait-il encore ?*

Oui, Cheikh Abou était vivant en ce moment. (Rire) Avec cette prière il est rentré chez lui, à la fin de la guerre. Il s'est marié. Et quand il a eu un fils, il lui a donné le nom de Cheikh Abou. C'est alors qu'il est venu voir Cheikh Abou pour lui raconter son aventure du début jusqu'au baptême de son premier fils. Oui, certains évoquaient le nom de Cheikh Abou en pleine guerre. Ce sont de tels cas qui font que Cheikh Abou a beaucoup de disciples.

*09:16: MH: Avez-vous entendu parler de ce Alama Traoré en question?*

Adama Traoré...

*09:16: MH : Non, Alama Traoré. Peut-être que je me suis trompé, mais un blanc a écrit Alama Traoré. Avez-vous entendu parler de lui?*

Celui que j'ai connu quand je partais là-bas s'appelait Jeli Mamadi Diabaté.

*09:36: MH : A Bougouni ?*

Oui, Bougouni. Jusqu'à présent ses enfants sont là-bas et certains sont des imams à Bamako. Tous ses enfants ont réussi dans la vie. Tous ceux qui ont suivi Cheikh Abou ne peuvent pas ne pas réussir dans la vie. J'avais même l'habitude d'aller jusqu'à Bougouni avec Maître Bou qui est décédé l'année dernière.

*09:59: MH : Pour des visites de courtoisie?*

Nous avons été là-bas. La tournée a été une réussite. Il y avait beaucoup de monde. Nous avons dépêché quelqu'un pour aller annoncer à Jeli Mady notre arrivée pour le lendemain. Celui-ci n'a pas été un bon messager. Il a traîné en cours de route et nous l'avons rattrapé à Ouelessebouyou. Quand il nous a vus, il nous a apporté aussitôt un gros bœuf en disant: « Maître, voici votre déjeuner. » Le Maître a répondu : « Ah non! Avant d'offrir à manger à son hôte, on l'accueille d'abord. Mais nous sommes encore dehors sous l'arbre, nous ne sommes pas dans une maison, comment peux-tu nous donner à manger ici?» Il a présenté alors ses excuses au Maître: « Oh, Maître, excusez-moi ! » (Rire) ...

*11:01: MH : C'est parce qu'il était très content ? Vous étiez parti avec quel Maître ?*

Maître Bou, le même Bou Kounta qui est décédé l'année dernière. C'est avec lui que je suis parti.

*11:12: MH : Aah, d'accord. Jusqu'à Bougouni ?*

Oui, à Bougouni. Je le suivais partout où il partait. Nous y sommes allés deux fois. Nous avons visité la localité de Farada où nous avons fait construire une mosquée dans laquelle les gens célèbrent la prière du vendredi. Nous avons fait de même à Sanankoroba. En fait, nous avons commencé par Sanankoroba. Leur mosquée a été construite avant celle de Bougouni. De Bougouni nous sommes allés construire celle de Farada.

*11:36: MH: On sait que les Kounta sont originaires de Tombouctou et que les Kounta sont des descendants de Sidi Moctar El Kebir. Mais les talibés qui sont au Mali se disent talibés de Cheikh Abou Kounta alors que lui-même est descendant de Sidi Moctar El Kebir. Comment expliquez-vous cela ?*

La seule cause est que si vous évoquez le nom de Cheikh Abou, vous êtes aimé et vous avez du bonheur. Les gens ne peuvent que parler de telle personnalité. Que cette personne soit votre Maître ou non, si vous savez que rien qu'en disant que vous êtes son talibé vous êtes respectés, vous ne pouvez que prononcer son nom ! C'est ça la raison. (Rire)

*12:20 : MH: Merci bien, que Dieu vous bénisse.*

Amen.

*Que Dieu vous accorde une grande rétribution.*

Amen.

*Que Dieu vous donne une longue vie.*

Amen.

*Que Dieu vous bénisse.*

Amen.

---

<sup>1</sup>*Conkò* est un mot bamanan qui désigne une action sollicitant une force physique particulière dans le travail, voire les dernières forces qu'on déploie pour exécuter un travail. *Wula foro* est également un mot bamanan qui désigne le champ de l'après-midi. Dans le passé c'était le champ personnel qu'on cultivait après avoir travaillé dans le champ familial le matin. c'est-à-dire que le talibé chef de famille ne jure que par le champ cultivé dans l'après-midi, qui l'appartient, en opposition au champ cultivé le matin qui appartient exclusivement au Maître.

<sup>2</sup>Expression wolof qui signifie: ce n'est pas la force physique qui compte, mais l'intelligence.

<sup>3</sup> Expression wolof qui signifie: arriver / terminer le dernier ne m'empêchera pas de danser.

<sup>4</sup> En langue bamanan, le mot *son* [de mil] est presque prononcé de la même manière que le mot excrément [humain].